

Le dramaturge décide, le scénariste propose Entretien avec Michel Marc Bouchard

André Lavoie

Numéro 134 (1), 2010

À la scène comme à l'écran

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (2010). Le dramaturge décide, le scénariste propose : entretien avec Michel Marc Bouchard. *Jeu*, (134), 78–83.

Dossier

À la scène comme à l'écran

ANDRÉ LAVOIE

LE DRAMATURGE DÉCIDE, LE SCÉNARISTE PROPOSE

Entretien avec Michel Marc Bouchard

L'été dernier, la sortie du film *les Grandes Chaleurs* de Sophie Lorain a permis à Michel Marc Bouchard de revenir dans l'actualité... cinématographique. Il s'agissait de la quatrième adaptation d'une de ses pièces après *Lilies* (1996) de John Greyson, le téléfilm *l'Histoire de l'Oie* (1998) de Tim Southam et *les Muses orphelines* (2000) de Robert Favreau. Depuis cette époque, le dramaturge semblait délaisser le cinéma mais rien n'est plus faux. En ce moment, il planche sur des projets ambitieux et scrute avec intérêt une nouvelle mouture des *Muses*... transposée en terre bretonne ! Pour discuter de son rapport au cinéma, le dramaturge, et de plus en plus scénariste, a reçu *Jeu* chez lui, devant un délicieux thé aux bleuets, question, dit-il en riant, « de faire honneur à [ses] origines ».

Pendant longtemps, Michel Marc Bouchard n'a jamais rêvé sa vie, et sa carrière, en cinémascope. De son enfance à Saint-Cœur-de-Marie au Lac-Saint-Jean à ses débuts de metteur en scène et plus tard de dramaturge, le septième art lui semblait inaccessible. Et les rares salles de cinéma de son coin de pays, où l'on projetait « des productions de série B et quelques films français », ont loin d'avoir nourri sa cinéphilie.

Issu d'un « milieu culturellement pauvre », cela ne l'a pas empêché de se forger une éducation cinématographique – le *Ciné-Club* de Radio-Canada fut sa première école de cinéma – sans pour autant renier ses origines, celles « de la tradition orale, de la parole et du jeu ». Les délices



Michel Marc Bouchard et la réalisatrice Sophie Lorain sur le plateau des *Grandes Chaleurs*, que l'auteur a lui-même adaptées pour le cinéma (2009).
© Vero Boncompagni.

de la représentation théâtrale lui souriaient... tout comme le simple fait d'être en représentation ! Car, avant d'être l'auteur de plus de vingt pièces depuis le début des années 80, Michel Marc Bouchard fut d'abord acteur : pendant cinq ans, il a arboré un masque. « J'ai excellé dans ce type de jeu mais dès que je l'ai enlevé, ça ne marchait plus. »

Maintenant, il excelle sur toutes les scènes du monde, car plusieurs de ses pièces, dont *les Feluettes*, ont fait l'objet de multiples traductions et productions, en Allemagne, en Italie, en France, au Mexique, au Japon, aux États-Unis, etc. Le succès de ce « drame romantique » fut si fracassant qu'il allait lui offrir le possibilité de pénétrer un monde jusque-là opaque, celui du cinéma. Avec la complicité du réalisateur torontois John Greyson, Michel Marc Bouchard va apprendre les rudiments de la scénarisation, une forme d'écriture dont il ignore tout, de la durée de chaque page (1 minute) à l'utilisation de l'indicatif présent pour la description des scènes¹. Celles-ci doivent d'ailleurs éviter toute forme de lyrisme, et il se souvient avec amusement d'une description dans une des premières versions du scénario de *l'Histoire de l'oise* : « C'est le matin. La ferme semble sereine. » « Le directeur artistique m'a demandé s'il devait accrocher un Monsieur Sourire sur l'étable ! »

Michel Marc Bouchard ne joue pas la carte de l'artiste incompris... et peu réclamé. Des commandes d'écriture, il en reçoit cinq à six par année, même pour la télévision (« Je me demande si j'aurais le souffle que cela exige ») et peut s'offrir le luxe de les refuser... ou d'y injecter ses préoccupations personnelles. Pourtant, la majorité de ceux qui le courtisent s'adressent

1. Sur les débuts de scénariste de Michel Marc Bouchard, voir l'entretien qu'il a accordé à Patricia Belzil, « Contraintes et libertés de la scénarisation », pour le dossier « Théâtre et cinéma » paru dans *Jeu* 88, 1998.3, p. 46-67. NDLR.



Les Grandes Chaleurs de Michel Marc Bouchard, qu'il a lui-même adaptées pour le film de Sophie Lorain (2009).
Sur la photo : Marie-Thérèse Fortin (Gisèle) et François Arnaud (Yannick). © Les Films Christal.

d'abord à l'auteur de théâtre, flairant dans ses pièces le succès. À ce propos, il n'est pas dupe de leur intérêt. « Les gens de cinéma viennent chercher l'anecdote et les personnages de mes pièces, rarement leur lyrisme. » Il affirme même que sa présence, au cinéma, relève de l'accessoire. « Au théâtre, on vient entendre l'auteur. Au cinéma, celui que l'on ne veut pas entendre, c'est justement l'auteur ! »

C'est pourtant lui que l'on réclame le plus souvent pour adapter ses propres pièces, ce qui n'est jamais une entreprise facile. À l'époque, par crainte de la redite, l'adaptation des *Muses orphelines*² fut confiée au scénariste Gilles Desjardins et d'autres projets n'ont jamais vu le jour, comme celui du *Peintre des madones*. « J'ai commencé le scénario... et j'ai tout déchiré ! »

Depuis que le cinéma le sollicite avec assiduité, il constate une « différence » dans son écriture... théâtrale. « J'ai souvent eu tendance à écrire des pièces sur le mode choral, dans un style plus éclaté. Je sais maintenant qu'il me faut un guide, celui par qui le spectateur verra l'histoire racontée. C'est devenu ma règle fondamentale. »

Ce n'est pas la seule leçon retenue, du moins au cinéma. Il y a d'abord celle, incontournable, de l'argent. Le dramaturge est bien conscient qu'au cinéma, tout a un prix, surtout les excentricités ! Par contre, même si le septième art peut concrétiser à l'écran ce qui semble impossible sur scène, les producteurs veillent au grain. Selon lui, « la tronçonneuse » n'est jamais loin, et il préfère prévoir les coûts – et les coups ! – dès l'écriture.

2. Sur ce film, voir la critique de Patricia Belzil, « Des muses inspirantes ? », dans *Jeu* 98, 2001.1, p. 172-177.
NDLR.

Autre source d'étonnement, et visiblement de frustration : la multiplication des intervenants lors du processus d'écriture, et de réécriture(s), d'un scénario. Selon lui, il y en a trop, beaucoup trop ; il ne renie pas leurs compétences, mais trouve que « chacun, du producteur au distributeur, a sa façon de lire, et on semble toujours chercher la structure bien faite. Pour moi le cinéma, ce n'est pas une affaire de narration mais d'impressions. Je suis convaincu que des cinéastes comme Fellini, Pasolini ou Arrabal n'auraient jamais été acceptés par des comités de lecture. »

Le refus des institutions publiques qui soutiennent le cinéma, tous les réalisateurs et les scénaristes québécois l'ont vécu un jour ou l'autre, et Michel Marc Bouchard ne fait pas exception. La sortie des *Grandes Chaleurs* l'été dernier ressemblait pratiquement à un miracle, car le processus d'adaptation de sa première pièce de théâtre dite « d'été », créée en 1990, a ressemblé au parcours du combattant. « Ce projet existe depuis 2000, et nous avons été les champions du refus : quatre uniquement à la SODEC ! J'ai eu envie de "tirer la plogue" plusieurs fois. Beaucoup de gens étaient impliqués, et même l'acteur Michel Côté avait été pressenti comme réalisateur. »

S'il porte un jugement nuancé sur le résultat final, déplorant que « plusieurs bonnes blagues aient disparu au cours du tournage » et avouant du même souffle « que l'on ne peut pas se battre pour chaque réplique », il a découvert à quel point la comédie au cinéma est un art difficile, voire ingrat. De plus, il admet que sa fidélité à la pièce a sans doute freiné son passage au grand écran ; il a découvert peu à peu qu'il fallait s'en éloigner. Ce qui ne l'empêche pas de travailler à l'adaptation d'une autre de ses comédies pétillantes dont il a le secret, *Pierre et Marie... et le démon*, avec la complicité du réalisateur Claude Desrosiers (la série télévisée *Aveux*, écrite par Serge Boucher), précisant cette fois avoir fait « table rase » du texte original.

Son investissement créatif s'avère beaucoup moins important pour *Reine d'Espagne*, une relecture des *Muses orphelines* par une jeune cinéaste française, Carole Lambert, qui se lance pour la première fois dans l'aventure du long métrage. La négociation des droits d'auteur fut faite avec la productrice Lyse Lafontaine puisqu'elle fut en charge de la production québécoise signée Robert Favreau ; au cinéma, ce sont les producteurs qui détiennent les droits des œuvres. C'est ce qui explique pourquoi ceux-ci vont cueillir la récompense du meilleur film aux Oscar, aux César ou aux Jutra, pratique qui en irrite plus d'un...

Michel Marc Bouchard précise toutefois que Lyse Lafontaine l'a rapidement intégré aux négociations, et qu'il a ainsi pu exiger le maintien des noms des personnages de la pièce, ce qui ne s'est pas fait sans mal. « Ils furent difficiles à convaincre, mais ils ont finalement accepté », affirme le dramaturge avec fierté. Même si le tournage se déroulera en bonne partie sur l'île de Sein au large de la Bretagne au printemps 2010 et que la distribution compte Emmanuelle Devos (*Sur mes lèvres*, *Un conte de Noël*) et la star montante de la chanson française Julien Doré, cette œuvre originale « comporte bien des choses qui viennent de la pièce ». Par contre, la lecture de cette adaptation française l'a forcé à faire lui aussi un exercice de transposition. « Quand je lisais le scénario, il ne fallait pas que je pense à la manière dont on tourne ici. Dans le cinéma français, c'est une tout autre manière de cadrer, et surtout d'aborder la réalité. Ils savent prendre le temps de placer les choses et ne craignent pas une certaine lenteur. »

Son engagement créatif s'avère beaucoup plus important dans deux projets qui lui tiennent particulièrement à cœur, encore une fois en anglais (grâce à l'engagement indéfectible de Linda Gaboriau, fidèle traductrice de son œuvre). À partir d'une idée originale du producteur brésilien d'origine allemande Hank Nevine (*City of God* de Fernando Meirelles), il veut raconter, avec les libertés de la fiction, le parcours d'une grande figure historique « à la fois folle et hyper brillante » : Christine, reine de Suède.

Cette coproduction entre le Canada, la Suède et la Finlande, mettant en vedette la Canadienne Sarah Polley dans le rôle-titre, sera tournée en 2011 sur les lieux mêmes où a vécu cette tête couronnée, « sans doute l'esprit le plus libre du XVII^e siècle », affirme un Michel Marc Bouchard admiratif, ayant consacré un an et demi de recherches avant l'écriture du scénario.

Les défis sont multiples, à commencer par celui de travailler aux côtés de l'inclassable cinéaste finlandais Mika Kaurismäki (*I Love L.A.*, *Highway Society*). Le scénariste apprécie son goût d'aller dans plusieurs directions, dégageant une préoccupation récurrente dans son œuvre : « Ses films racontent souvent l'histoire d'un individu plongé dans un environnement austère qu'il a apprivoisé... et qui s'y perd ensuite. » Quant à son héroïne, il est fasciné par sa complexité, une femme « en guerre contre ses pulsions et qui avait besoin de les calmer, dégoûtée par la seule idée d'enfanter et dont on a longtemps douté de la véritable identité sexuelle ». Et il compte bien explorer sa relation avec le philosophe René Descartes, « qui jouait un peu auprès d'elle le rôle du psychanalyste ».

Tous ont encore en tête la sublime Greta Garbo dans *Queen Christina* (1933), mais Michel Marc Bouchard n'a que faire de cette vision glamour et, disons-le, artificielle. Il réfute également les comparaisons que l'on pourrait faire entre le *Roméo et Juliette* (2006) d'Yves Desgagnés, scénarisé par Normand Chaurette, et sa relecture du chef-d'œuvre de Shakespeare, actuellement en chantier. Encore là, l'idée première ne vient pas de lui mais de la CBC, intéressée à adapter cinq œuvres majeures pour la télévision. Finalement, au petit écran, les producteurs ont préféré le grand, ce qui permet à Bouchard de collaborer à nouveau avec Tim Southam, le réalisateur de *l'Histoire de l'oisie*.

Celui-ci avait l'idée de transposer l'action dans le Québec de la crise d'Octobre, mais le dramaturge, fasciné depuis longtemps par les émeutes survenues à Québec contre la conscription en 1918, voyait là un cadre plus inspirant : « Les émeutes se sont déroulées pendant la fin de semaine de Pâques, ce qui me permet d'utiliser une foule d'aspects symboliques. » Dans son *Roméo et Juliette*, les Montaigu seront anglophones et les Capulet, francophones. « Ce sera une œuvre bilingue, et la langue deviendra un territoire, précise-t-il. Les francophones parleront français, les anglophones, l'anglais et dès qu'ils seront mélangés, ils s'exprimeront tous... en anglais. » Dans cette adaptation, Roméo sera un joueur de polo, un fumeur d'opium dans le quartier chinois, et Juliette une étudiante chez les Ursulines qui concoctera elle-même le fameux poison dans un cabinet scientifique, la nuit, avec la complicité de l'abbé Laurent.

Cultivant l'espoir que cette adaptation soit à l'image de son théâtre (« plus latin et plus sensuel ») que certaines adaptations de ses pièces, trop pudiques à son goût, Michel Marc Bouchard ne veut pas choisir qu'une seule forme d'écriture, celle pour la scène ou pour l'écran. Évidemment, après toutes ces expériences cinématographiques, dont certaines n'ont pas encore connu leur aboutissement, il a vite compris que ce qu'il nomme « le jeu », celui d'accepter que la paternité de son œuvre, une pièce ou un scénario, « change de main » pour se déposer dans celle du cinéaste. Comme il l'écrivait dans un texte sur son parcours au cinéma, « [au] théâtre, l'auteur décide. Au cinéma, le scénariste propose³. » ■

André Lavoie est détenteur d'une maîtrise en études cinématographiques de l'Université de Montréal. Il est critique de cinéma au journal *Le Devoir* et à l'agence de presse Médiafilm.

3. Michel Marc Bouchard, « Le théâtre au cinéma ou le dramaturge devient scénariste ! », *Littérature et cinéma au Québec 1995-2005*, Éditions Pendragon, 2008, p. 47.

